

**Anthony ou le crucifix d'argent**

Suite de la 1<sup>re</sup> page

Drummore, M. Weelford et Mary, qui la conduisirent dans une autre pièce.

Là, le comte s'assit près de sa belle-sœur, et fit placer le chapelain de Green-Rood à ses côtés. Alors, prenant la parole, il s'exprima en ces termes :

—Vout êtes persuadée, Milady, et à bon droit, qu'Anthony est votre fils.

—Les preuves sont évidentes, déclara lady Jane.

—J'en conviens. Néanmoins, comme il importe que l'ombre du doute ne puisse planer sur ce grand fait, daignez m'écouter un instant.

—Volontiers.

—Vous me pardonnerez de revenir sur un passé trop douloureux ; mais il le faut.

—Parlez sans crainte, Milord ; les quelques minutes de bonheur que je viens de goûter, l'espoir de conserver mon fils, effacent de longues années de chagrins.

—Votre enfant, reprit lord Drummore, avait été saisi en même temps que votre mari, et jeté avec celui-ci dans les prisons de Londres : mesure parfois usitée à notre époque, et dont je ne balance point à flétrir la barbarie. Comme lieutenant d'Olivier Cromwell, je jouissais d'une influence considérable dans les cachots, remplis de proscrits politiques.

—Ne pouvant immoler cette victime innocente que ma haine poursuivait, je résolus de la faire disparaître. Je semai le bruit que l'enfant d'Edward était malade, puis qu'il était mort. On l'enleva secrètement la nuit de la prison ; on lui substitua le cadavre d'un autre enfant, qu'on ensevelit et qu'on enterra aussitôt sous le nom de Charles.

—Ainsi, interrompit lady Ashley, c'est sur la tombe d'un étranger que je suis allée verser si souvent des larmes !

—J'ai été bien coupable, je le confesse, en abusant de la sorte votre douleur maternelle. Mais au moins cet étranger avait des droits à vos pleurs, puisqu'il servait à sauver votre propre enfant.

—Que faites-vous de Charles ?

—Quoique je l'eusse fait enlever de la prison, je le destinai cependant à périr. Mais, ne me sentant pas le courage du crime, j'employai la main d'un autre.

—Qui fut votre complice ?

—J'avais alors, parmi les soldats dits *cotes de fer* que je commandais, un homme brave, audacieux entre tous, et qui, de plus, m'était dévoué comme le chien à son maître. Je l'appelai un soir, et, lui montrant d'une main l'enfant qui vagissait dans ses langes, je lui présentai de l'autre une bourse de cinq cents jacobus.

—Voilà, lui expliquai-je, un enfant dont je désire être débarrassé ; si tu veux te charger de cette œuvre, cet or est à toi.

—Milord, répondit le soldat, vous n'avez qu'à parler pour être obéi.

—Tu feras ce que je désire ?

—Assurément. Permettez-moi d'ajouter que vous eussiez pu vous dispenser de m'offrir un salaire pour un acte que je vous dois. Néanmoins, poursuivit-il en avançant la main, je ne repousserai pas cette bourse.

—Il faut, recommandai-je, que cet enfant périsse loin d'ici, secrètement ; qu'il ne reste aucune trace de sa mort, et qu'on ne puisse jamais soupçonner qui a ordonné le coup.

—Vous serez satisfait, Milord.

—A la bonne heure.

—J'agirai comme il convient.

—Et tu n'auras pas à t'en repentir.

—Je suis toujours heureux, Milord, d'accomplir vos volontés.

—Même quand elles sont irréalisables ? dis-je avec intention.

—Ce n'est pas mon affaire de discuter cette question. A vous de réfléchir ; à moi d'exécuter. Vous êtes la tête ; je suis le bras. Ainsi le veut la discipline militaire.

—Lorsque ta mission sera remplie, tu viendras m'en rendre compte.

—Je n'y manquerai pas.

—Et tu auras cinq cents autres jacobus.

—Vous me comblez, Milord, s'écria le misérable ; vous serez bien servi."

—Là-dessus, il enveloppa l'enfant dans son manteau, entoura la tête de l'innocente créature de son écharpe pour étouffer ses cris ; je lui donnai la bourse, et il partit.

—Deux mois plus tard il était de retour.

—Eh bien ? lui demandai je, qu'as-tu fait de l'enfant ?

—Il n'existe plus, répondit-il sans sourciller.

—Tu l'as fait périr ?

—Vous me l'aviez prescrit, j'ai obéi.

—En quelle contrée ?

—En Ecosse.

—De quelle manière as-tu accompli mes ordres ?

—Au fond du comté de Dumfries, sur la limite de ceux de Selkirk et de Peebles, les monts Cheviot, vous le savez, Milord, forment un amoncellement de pics redoutables.

—En effet ; continuez.

—Au centre de ces hautes montagnes s'ouvre un précipice effroyable dont nul n'a jamais sondé les profondeurs.

—Je l'ai visité ; du moins j'ai côtoyé ses bords abrupts.

—Et moi aussi, en compagnie de l'enfant ; et celui-ci, le premier sans doute parmi les créatures humaines, est allé en voir le fond.

—Tu l'as précipité dans l'abîme ?

—Certainement.

—Impossible. J'étais arrivé vers le soir il n'y avait âme qui vive à trois lieues à la ronde ; je me rendis au milieu de la nuit sur les bords du gouffre, et je lançai l'enfant dans ses profondeurs. J'entendis son corps rebondir sur des rochers, puis un faible cri ; puis le silence régna de nouveau dans l'abîme, seul dépositaire de mon secret."

—Il n'est rien dont on se vante plus facilement que des crimes qu'on n'a pas commis. A entendre cet homme raconter son mauvais coup, je ne doutai pas que sa relation ne fût fidèle, et je me crus délivré pour toujours de l'héritier des titres et des biens de Drummore.

—Ayant ainsi, je le pensais, évincé par la mort mon frère et mon neveu, je ne tardai pas à venir prendre possession de leurs biens. Mais, arrivé au comble de mes vœux et de la fortune, je connus le remords ; il me torturait le jour ; et la nuit, dans mes rêves, il me semblait voir se dresser devant moi des ombres sanglantes, furieuses : celle d'Edward, la vôtre, Milady, et celle de votre enfant. J'essayai, mais en vain, comme lady Macbeth, d'essuyer le sang qui tachait mes mains. Je n'avais rien à redouter de la justice humaine, mais je tremblais à l'idée des vengeances divines. Pourtant le repentir était absent de mon cœur.

—J'emmenai avec moi le meurtier de mon neveu ; je l'établis en arrière de ce château, au milieu de mes bois, dans une chaumière en bon état alors. Cet homme, vous le connaissez, c'était Joyce Harrison."

Les auditeurs du comte poussèrent un cri de surprise à cette révélation.

—Si je le nomme, continua lord Drummore, c'est qu'il a un rôle important à jouer devant vous, lady Ashley. A lui appartient d'achever l'œuvre de réparation que la Providence a commencée. Il est certain qu'il m'a épargné un crime atroce, et je lui en rends aujourd'hui mille actions de grâces. Seulement j'ignore comment il a sauvé l'enfant ; il nous l'expliquera lui-même, je l'espère.

—Ne peut-on le mander sur-le-champ ? dit Mary.

—C'est déjà fait, mon enfant, répliqua le comte ; j'ai envoyé un de mes serviteurs à la cabane qu'il occupe, et je pense qu'il ne tardera pas à paraître. En attendant, je vais m'informer de notre cher malade."

En achevant ces mots, lord Drummore entra dans la chambre d'Anthony, où lady Ashley n'osa

le suivre, craignant de n'être pas maîtresse d'elle-même.

Quand le comte fut sorti, M. Weelford dit à la noble dame :

—Joyce Harrison aura, je crois, peu de chose à ajouter à ce que je sais de l'histoire d'Anthony. Rappelez-vous, Milady, ce que je vous ai rapporté touchant le dépôt fait de l'enfant sur le seuil de ma maison d'Édimbourg par un soldat des *cotes de fer*. Tout me paraît clair en ce moment. L'homme que je poursuivis, et que j'envisageais pour le père de mon pupile, n'était que Joyce Harrison.

—Evidemment," répliqua lady Jane.

Lord Drummore, étant rentré, annonça que le blessé sommeillait toujours, et que le médecin augurait de mieux en mieux de la guérison. Cette assurance appela un rayon de joie sur les visages inquiets des assistants. La conversation retomba sur Harrison, et M. Weelford demanda au comte :

—D'où viens, Milord, qu'après avoir reconnu dans Anthony le fils de votre frère, vous avez toléré la présence du vieux soldat dans ce pays ?

—Je ne pouvais faire autrement. En le chassant, je craignais que, pour se venger, il ne dévoilât ma conduite, et qui m'eût mis dans une horrible position ; mieux valait donc le ménager, et dissimuler."

Lord Drummore fut interrompu par un serviteur qui annonça Joyce Harrison.

—Introduisez-le," ordonna le comte.

Le vieux soldat entra, et commença par saluer respectueusement lady Ashley. Lord Drummore lui expliqua immédiatement de quoi il s'agissait, et le pria de raconter ce qu'il avait réellement fait de l'enfant qui lui avait été remis.

—Il est vivant peut-être, répliqua Joyce ; car je vous avais caché la vérité, Milord, n'ayant pu me décider à exécuter vos ordres.

—Je le sais. Apprends-nous où tu l'as déposé.

—Je vous dirai tout, Milord. D'abord je me réjouis de n'avoir pas commis entièrement le crime affreux que je m'étais engagé d'accomplir. Maintenant voici les faits.

—Quand vous me confiâtes l'enfant, ma résolution de le faire périr était bien arrêtée, et je pris dans ce but la route d'Ecosse. Mais dès que j'eus contemplé la pauvre petite créature dans ses langes, je fus touché de sa belle et délicate figure ; je me pris d'admiration pour ses grands yeux noirs, humides de larmes, pour son air innocent, pour son âge enfin, si digne de pitié. Il me sourit à travers ses pleurs, et je sentis ma sombre détermination fléchir à cet aspect. Cependant j'hésitais encore ; mais la facilité que j'avais de donner le change à Votre Seigneurie me frappa. Je réfléchis que je pouvais parfaitement gagner les mille jacobus sans faire du mal à l'enfant, et le bien triompha dans mon esprit.

(A suivre)

**Le protestantisme se meurt**

Le protestantisme, en tant que religion, se meurt aux États-Unis, non pas lentement, mais rapidement.

Dernièrement, lisons-nous dans le *New-World*, de Chicago, numéro du 12 décembre, on a fait, à New-York, un relevé partiel de ceux qui fréquentent les églises. Les observations ont porté sur dix-neuf églises catholiques et sur quatre-vingt-sept temples protestants. Voyez le résultat ! Les dix-neuf églises catholiques ont donné un ensemble de 55,621 personnes assistant à la messe, le dimanche, tandis que les quatre-vingt-sept temples protestants, tous ensemble, n'ont vu que 20,488 personnes assister aux offices du matin !

Ces chiffres font dire à notre confrère, de Chicago, que dans cinquante ans l'Eglise catholique n'aura, pratiquement, comme ennemi, que l'antique paganisme resuscité sous la bannière des divers cultes de la pensée moderne.—*La Vérité*, de Québec.

**Le langage académique**

Un lycéen Condorcet, un professeur fait son discours de commencement d'année. Entre autres bons conseils et sages recommandations, il dit à ses jeunes élèves :

—Gardez-vous d'être des mistakostreptomanes !

Ahurissement bien légitime !... Que signifient ces singulières paroles ? pensèrent les écoliers stupéfaits.

La mistakostreptomane—excellent exercice de diction : dire ce mot quinze fois de suite, très rapidement—est adopté au congrès de neurologie de Bruxelles, par les médecins aliénistes et neurologues, pour désigner le tic qui consiste, chez les jeunes gens, à caresser et à tirer trop fréquemment le léger duvet qui commence à ombrer leur lèvre supérieure, et qu'ils appellent superbement moustache.

**L'esprit de Raymond Brucker**

Nous lisons dans la *Famille chrétienne*, publiée par la Société Saint-Augustin, à Bruges, Belgique, ce charmant trait de Raymond Brucker :

Une grande dame libre-penseuse, discutant avec le célèbre écrivain, disait : "Soit, j'admets le dogme et la morale catholiques, mais ce que je ne puis admettre, c'est le culte. Avouez que toutes ces pratiques extérieures, ces cérémonies religieuses ne signifient rien, et que la religion aurait à gagner en s'en passant."

L'écrivain était un homme d'une exquise politesse ; mais jugez de la surprise de cette dame, en le voyant se lever, lui poser familièrement la main sur l'épaule et lui dire : "Oh ! ma grosse doudou, que t'es bête !"

Indignée, la dame se lève : "Insolent, s'écrie-t-elle, pour qui me prenez-vous ?—Madame, repartit Brucker, en reprenant son ton habituel d'homme bien élevé, pardonnez-moi ; mais en vous entendant tout à l'heure faire fi du culte religieux extérieur, qui n'est rien autre chose que la formule de la politesse envers Dieu, j'avais cru que vous faisiez également fi des formules de la politesse mondaine, qui n'est rien autre chose que le culte extérieur rendu à la créature dans la mesure qui convient."

**THE MARCH DELINEATOR**

In the *MARCH DELINEATOR* exquisite Spring styles and illustrated articles on topics of fashion are supplemented by literary features of uncommon interest and value. In fiction there is a delicate romance by Richard Le Gallienne, *The Shadow of the Rose*, containing exquisite lyrics, with decorations by Celeste S. Griswold, and a weird Hawaiian love tale by Ethel Watts Mumford, *The Son of a Shark God*, illustrated by C. E. Emerson, Jr., in addition to a chapter of *The Evolution of a Club Woman* filled with dramatic incidents. Lionel S. Mapieson tells of a visit to Melba at her beautiful country place on the Thames. Lillie Hamilton French has an inspiring paper in the "Joy of Living" series, and in the *Fountain of Youth*. Dr. Murray describes the care and treatment of the eyes. An article that will appeal directly to mothers is *The New Physical Training for Children*, by M. Wilma Sullivan, as well as Mrs. Birney's paper on reading for children. For the entertainment of the little folks there are stories by Albert Bigelow Paine, Gabrielle E. Jackson and Emma C. Dowd, and interesting information about Colonial customs, by Lina Beard. The needle and fancy work topics cover a wide range, and most of the other interests of the home are given consideration in the regular departments.

**WANTED—FAITHFUL PERSON TO CALL ON** retail trade and agents for manufacturing house having well established business; local territory; straight salary \$20 paid weekly and expense money advanced; previous experience unnecessary; position permanent; business successful. Enclose self-addressed envelope. Superintendent Travelers, 605 Monon Bldg., Chicago.

**Great Cash Sale at ALBERTON.**

During the next thirty days, we will give the people of West Prince an opportunity to buy goods cheaper than they ever had.

**Our entire stocks except Groceries at the following discounts :**

Dress goods, flannelles, gingham, shirting, men and boys ready made suits, ulsters, reefers and overcoats, ladies cloth coats and capes, men's hats and caps, Boots and shoes, carpets, oil cloths and matting now selling at

**Seventy cents on the dollar**  
Men's raglan, duck and waterproof coats, men's and boys under cloths, in fleece and rib, also all Xmas and fancy goods at

**Seventy five cents on the dollar**  
All our stock of cloths one third off

All partie indebted to us will please call and make prompt settlement

All kinds of farm produce and dressed pouls try taken in trade

**Dyer Woodmans & Hunter**

**HARDWARE**

And Supplies required by the Farmer The Fisherman The BlackSmith or the Carpenter

A large Stock and lowest Prices.

**Brace McKay & Co Ltd**

Summerside P. E. I. Jan. 20th, 1904

Head office--WATERLOO, ONT.

**The Mutual Life of Canada.**

—IS NOTED FOR—

(1) Economy in management, resulting in low ratio of expense.  
(2) Great care in selecting risk, resulting in low death rate, and  
(3) First class investment resulting in largel income from interest.

Three potent factors, producing very satisfactory dividends for its policy holders.

The interest income has exceeded the death claims since organization by many thousands of dollars.

It has made a greater net gain in Canadian business in force durni the past five years than any other company doing business in Canaaa.

**J. O. ARSENAULT,**  
MANAGER FOR P. E. ISLAND.  
Office Y. M. C. A. Building Charlottetown

**FISH, SALT, TEA and OIL.**

100 BbIs well cured Island Herring  
600 Sacks salt  
10 Chest Best Tea  
10 Casks American Kerosene oil  
Lot of Laths, Lumber and Pailings, Matched Boards and Hardwood Planks, Boots and Shoes. Paint and oils, Nails, etc.  
200 BbIs Flour now on hand.

All cheap for cash or produce.

**CASH PAID FOR OATS**

**A. F. Larkin,** Frog Pond.

**Abonnez-vous a l'Impartial**